

poétiques de Baudelaire, mais également des échantillons très intéressants de sa correspondance et de ses journaux intimes ainsi que des œuvres critiques. Ajoutons que la clarté du style rend la lecture de l'ouvrage aussi aisée qu'agréable, malgré le nombre inacceptable de coquilles qui, malheureusement, défigurent le texte dans la deuxième partie de l'ouvrage.

Tatiana Arcand
Collège universitaire de Saint-Boniface

ROMNEY, Claude et DANSEREAU, Estelle (dir.) (1995) *Portes de communications: études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 212 p.*

Cinquante ans après le succès fulgurant de *Bonheur d'occasion*, on pourrait croire que l'œuvre de Gabrielle Roy a déjà été abondamment commentée. Il n'empêche que le colloque international «Gabrielle Roy», organisé par le CEFCO en septembre 1995 et qui a attiré une centaine de participants venus de divers pays, a révélé des aspects ignorés de son œuvre. De même, *Portes de communications*, ouvrage lancé à l'occasion de ce colloque, apporte un point de vue neuf à la critique royenne.

Sous-titré «Études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy», ce recueil de onze essais réunis par Claude Romney et Estelle Dansereau veut combler une lacune dans la critique consacrée à la grande romancière, à savoir la pénurie d'études sur la langue et le style de son œuvre. Dans leur introduction, les rédactrices font clairement le point sur cette question essentielle: «la qualité du fond de son œuvre a éclipsé celle de la forme» (p. 3). Et pourtant maints témoignages confirment l'importance que Roy elle-même attachait à parfaire son écriture et à polir son style, à la recherche constante d'un langage finement nuancé.

Pour mieux faire connaître ce côté négligé de l'écriture royenne, les auteurs de ces études utilisent des méthodes d'investigation critique modernes: analyse du discours, narratologie, linguistique, sémiotique et stylistique. Et en comblant la lacune, ils veulent ouvrir la voie à une meilleure compréhension de l'œuvre riche et variée de Roy – articles de journal, nouvelles, romans et autobiographie.

D'entrée de jeu, les auteurs sortent des chemins battus de la critique. Mettant à profit les travaux récents sur le discours autobiographique, Paul Dubé et Lori Saint-Martin insistent sur les rapports entre vie et œuvre tant dans *La détresse et l'enchantement* que dans certaines œuvres à résonance autobiographique. Comme le montre Dubé, entre la vie comme source de l'œuvre et point d'appel de l'imaginaire, les lignes sont souvent brouillées; pour lui, l'autobiographie serait productrice de la vie plutôt qu'inversement. La position critique féministe qu'épouse Saint-Martin lui permet de repérer non seulement la spécificité féminine du discours royen, mais aussi de voir les textes comme matricentriques, avec la mère comme source de toute écriture.

Si ces deux articles mettent en évidence les rapports complexes entre Gabrielle Roy personne et personnage, les trois analyses qui suivent affirment la multiplicité de ses techniques narratives, et ce, dès le début de sa carrière. Dans «À la recherche d'une voix: les premiers écrits de Gabrielle Roy», Cynthia Hahn examine une quarantaine de courts textes journalistiques et romanesques qui constituent la période d'apprentissage de l'auteur. Ces textes peu connus, voire inconnus, mettent en lumière son expérimentation avec différentes voix narratives, hétérodiégétiques et homodiégétiques. Madeleine Frédéric et Vincent Schonberger viennent confirmer l'importance que Roy accorde à son écriture en analysant les stratégies discursives employées dans *Bonheur d'occasion* et *Alexandre Chenevert*. Il est intéressant de noter que, si le premier s'est vu couronné de succès, le deuxième a connu une réception critique bien mitigée. En traitant *Alexandre Chenevert* comme un récit pluricodique, Schonberger (pour qui ce roman serait le *magnum opus* de Roy) permet de mieux apprécier la richesse de son discours littéraire.

Parmi les œuvres romanesques que Roy fait paraître plus tard, *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* retient l'attention de Lucie Guillemette par le rôle qui est accordé à la spatialité narrative. Centrée sur le sujet déjà bien connu du voyage, cette analyse est moins originale que d'autres. En revanche, l'étude des nouvelles multiculturelles sur le Grand Nord et l'Ouest (*La rivière sans repos* et *Un jardin au bout du monde*) que signe Estelle Dansereau offre matière à réflexion. Conçue selon la théorie de l'énonciation, son analyse fine et nuancée met en évidence la vision complexe et généreuse de Roy à l'égard de l'«autre».

Viennent ensuite deux études de *Bonheur d'occasion* qui traitent du discours du couple. En insistant sur la communication non verbale (pour Jo-Anne Elder, le discours optique et pour Andrew Gann, la gestualité révélatrice de la géographie émotionnelle), les auteurs montrent l'importance de décoder les signes non verbaux de l'œuvre.

Pour terminer, deux études de la structuration sémantique et syntaxique de l'œuvre de Roy constituent les dernières preuves de l'importance que l'auteur accordait à la langue et au style. À partir d'une étude détaillée des deux lexèmes *prairie* et *plaine*, Pierre-Yves Mocquais souligne «la profonde cohérence sémantique qui résulte de la parfaite intégration de l'expérience à l'objet littéraire» (p. 190). Claude Romney trouve une cohérence analogue dans le domaine syntaxique, dont elle étudie l'inversion facultative du sujet.

Évidemment, le choix des sujets, la variété des approches critiques utilisées et l'ordre des articles peuvent porter à discussion, et tout d'abord en ce qui concerne l'unité du recueil. Chacun des onze articles est confié à un spécialiste différent, vraisemblablement libre de son choix de sujet, de son orientation critique, de sa démarche. Qui plus est, l'ordre des articles, regroupés selon leur approche critique, est parfois déroutant, obligeant le lecteur à revenir à plusieurs reprises sur la même œuvre. Si bien qu'on a parfois l'impression d'un trop grand éparpillement. Malgré la qualité intrinsèque des contributions individuelles, et en dépit du souci d'organisation manifeste dans l'introduction, la nature collective plutôt que collaborative de l'œuvre reste un obstacle à une vision d'ensemble. Et pourtant, le décodage des stratégies de narration montre la maturation progressive de l'écriture de Roy, placée dès le début de sa carrière «sous haute surveillance» (Madeleine Frédéric). À travers les différentes approches critiques se dégagent aussi certaines constantes, notamment l'importance des incipit, du discours féminin ou des positions idéologiques de Roy à l'égard des défavorisés. Ce qui manque manifestement à cet ouvrage dense et souvent complexe, c'est une synthèse qui trace des pistes d'exploration pour le lecteur ou qui lui propose des points de repère.

Malgré ces quelques réserves, cet ouvrage vient jeter un éclairage nouveau sur l'œuvre royenne dans son intégralité, à partir des écrits de jeunesse (peu connus même des spécialistes)

et jusqu'à son autobiographie posthume, en passant par l'œuvre romanesque qui a valu à Gabrielle Roy sa réputation mondiale. Bref, ces études discursives et stylistiques montrent incontestablement que les faits de langue et de style sont des trouvailles littéraires.

Carol J. Harvey
University of Winnipeg

SABOURIN, Pascal (1994) *Les neiges de Nakina*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 95 p.

Poète franco-ontarien, Pascal Sabourin demande que l'on fasse table rase de tout ce qui a diminué l'existence, tant sur le plan personnel que sur celui de la société. Choissant le dénuement, il se met en quête de la vraie vie qui l'attend peut-être dans les grands espaces du Canada du Nord. Entre le refus et l'espoir, le chemin qu'il trace est grave et difficile.

Comme la tragédie classique, le recueil *Les neiges de Nakina* se déroule en cinq mouvements: «Album», «Amours sans patrie», «Art poétique», «Désespérance» et «Les neiges de Nakina». «Album» offre des instantanés de la vie quotidienne avec ses dîners en ville et ses amours malheureux. Dans «Amour sans patrie», le ton devient plus personnel, les amours se dégradent et se détachent de tout centre stable. Au centre du recueil, «Art poétique» marque un tournant. Se vidant des idées et des usages reçus, le poète s'embarque pour la Cythère blanche de ses espoirs. «Désespérance» nous montre la difficulté de ce trajet qui commence dans un paysage dévasté par l'industrie et dans une société franco-ontarienne minée par l'assimilation et les querelles internes. Ce n'est qu'au dernier mouvement, «Les neiges de Nakina», qu'une paix précaire s'installe. Sur la toundra du Nord et parmi les forêts et les lacs, le poète retrouve la pureté originelle. Mais même ici, la corruption culturelle fait ses dégâts. Akikki, le chasseur autochtone, porte aussi le nom Moses Partridge, symbole de sa soumission à un pouvoir envahissant et triste miroir du Franco-Ontarien:

Nous vendons nos extraces contre deux sous
Pour une maudite job